

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 21 (1933)  
**Heft:** 86

**Artikel:** Edouard Riggenbach (1861-1927)  
**Autor:** Humbert, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380232>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## EDOUARD RIGGENBACH

(1861-1927)

---

Il y a vingt-cinq ans celui qui écrit ces lignes était assis, jeune étudiant, dans le vieil auditoire de théologie de l'Université de Bâle, dans cette salle au plafond bas et d'aspect moyenâgeux d'où l'on voyait monter les brumes du Rhin qui embuaient la fenêtre à petits carreaux. Soudain la porte s'ouvrit et apparut un homme de taille moyenne, déjà grisonnant, à la démarche à la fois fiévreuse et indécise, et qu'un étudiant conduisit par le bras jusqu'à sa chaire tandis que se faisait un impressionnant silence. Aussitôt cet homme, les mains derrière le dos, s'appuya au mur, debout et les yeux fermés, face à son public, et, d'une voix nette et rapide, en un allemand où chantaient les intonations bâloises, commença à commenter l'évangile de Marc.

Quelle émouvante apparition que cet aveugle exposant et discutant avec une parfaite lucidité et une pénétration aiguë toutes les obscurités des problèmes exégétiques soulevés par son texte ! C'était Edouard Riggenbach, ce théologien aveugle dès l'adolescence mais qui, avec une foi et une énergie admirables, apprit à force de patience grec et hébreu, acquit à la « Predigerschule » une formation théologique si solide qu'il put ensuite conquérir ses grades universitaires, et devint plus tard un des maîtres réputés de la Faculté de théologie de Bâle où il fut chargé d'une chaire de Nouveau Testament.

Doué d'une prodigieuse mémoire, Riggenbach savait par cœur sa synopse grecque, citait sans un accroc textes hébraïques, longs extraits des Pères grecs et latins ou des commentateurs médiévaux,

énumérait avec une sûreté infailible toutes les variantes textuelles notables, confrontait les opinions des exégètes, argumentait, critiquait, analysait chaque passage en surface et en profondeur, formulait enfin sa conclusion personnelle et souvent originale, et tout cela les paupières closes sur ses yeux éteints pour toujours. Sans une hésitation et sans un heurt, la leçon suivait son cours, à une allure parfois trépidante, trois quarts d'heure durant, puis le secrétaire reprenait doucement le bras du maître, le guidait vers la sortie et, quelques instants plus tard, on apercevait Riggenbach passant humble et modeste devant la rouge façade du « Münster » où Erasme dort son dernier sommeil, au cœur de cette cité bâloise qu'il servait avec tant de fidélité et de patriotisme.

D'autres souvenirs nous reviennent, ainsi l'accueil tellement cordial qu'il réservait aux étudiants réunis le soir chez lui, animant la conversation par sa science étendue, mais réconfortant aussi chacun par sa foi simple et profonde. Nous le revoyons dans son cabinet de travail de la « Lange Gasse », entouré de centaines et de centaines de livres qu'il allait quérir lui-même presque à coup sûr aux rayons de sa bibliothèque, guidant les travaux de ses élèves, leur prodiguant les trésors de son érudition et, particulièrement, de sa fabuleuse information bibliographique, stimulant leurs recherches et ne se lassant pas de leur signaler de nouvelles sources d'information. Nous l'entendons encore, s'intéressant à leurs circonstances personnelles, les suivant dans leur carrière, leur marquant en toute occasion sa sympathie. Nous nous souvenons des lettres où il nous associait à ses soucis et aux épreuves, tragiques parfois, qui assombrèrent la fin de sa vie.

Mais, trêve de souvenirs... ! Ceux qui désireraient pénétrer dans l'intimité de cet homme le peuvent désormais grâce à l'excellente biographie d'Adolf Schlitter (*Eduard Riggenbach. Das Lebensbild eines blinden Gelehrten*. Stuttgart, 1932 ; 1 vol. in-8° de 324 pages), biographie détaillée mais sans prétentions, écrite avec naturel et chaleur, et qui fait connaître en Riggenbach l'homme de famille et d'Eglise non moins que l'érudit théologien.

Qu'un homme atteint de cécité totale ait édifié l'œuvre scientifique que laisse Riggenbach (notamment son monumental commentaire de l'épître aux Hébreux), œuvre d'exégèse et de critique textuelle néotestamentaires qu'admiraient des savants tels que Zahn et Dom Germain Morin, cela déjà remplit de respect. Mais que cet

homme, enfermé dans la nuit sans aurore, ait su garder le contact avec la vie, avec sa Cité et son Eglise, qu'il ait prodigué généreusement ses forces, qu'il ne se soit pas replié égoïstement sur lui-même et sur ses études, mais qu'il ait donné son plus chaud intérêt à tous ceux dont l'existence le rapprochait, cela le grandit davantage ; mais plus encore que, malgré beaucoup de souffrances, son âme soit demeurée pleine de piété et de religion, d'humble et courageuse acceptation de son destin, de vivante foi en Dieu.

En effet, quoique aveugle, Riggenbach a aimé la vie active autant que l'étude, et il a exprimé avec netteté et même de façon tranchante, car c'était un passionné, ses opinions et ses convictions sur les problèmes qui agitaient sa Cité. Si, dans sa jeunesse, il adhéra au baptisme et cela contre le gré de ses parents, il revint plus tard à l'Eglise Nationale, préférant vivre en chrétien dans l'Eglise multitudiniste de son peuple. « Positif », il souhaitait cependant le maintien du lien entre l'Eglise et l'Etat et désirait qu'en cas de rupture de ce lien la Faculté de théologie de Bâle restât strictement universitaire. Ce cœur plein d'amour et de bonté comprenait la nécessité et la noblesse d'une armée au service de la défense nationale. Ce conservateur ne voulait pour son Eglise pas d'autre profession de foi que celle-ci : « L'Eglise évangélique professe sa foi en l'Evangile de Jésus-Christ tel qu'il est contenu dans la Sainte-Ecriture et tel qu'il a trouvé son expression historique dans les principes de l'Eglise réformée ». (Cp. *Eduard Riggenbach*, p. 157.)

Il a aimé la vie et, convaincu jadis de la possibilité de la guérison par la prière, la déception de son attente ne signifia pourtant pas la faillite de sa foi. Il sut donc accepter et sa cécité et la douleur, plus cruelle encore, que représenta la mort, après plusieurs années de souffrances, d'un fils à qui l'avenir s'ouvrait riche d'espairs. Ceux qui l'ont connu n'oublieront enfin jamais l'émouvante tendresse qui l'unissait à celle qui partagea sa vie et qui l'aima comme une femme et presque aussi comme une mère.

Le laïc aussi bien que le théologien liront donc avec intérêt et émotion la récente biographie de notre éminent compatriote bâlois.

Paul HUMBERT.

Neuchâtel, 25 novembre 1932.